

Éditorial**NUMERO SPECIAL****N° 6****05 juillet 2019****Hommage à Bernadette Etcheverry**

Les mots me semblent bien pâles pour dire la perte que constitue pour notre communauté la disparition trop soudaine de Bernadette Etcheverry. Elle était une personne rare par sa modestie qui n'excluait ni son intelligence, ni la pertinence de ses jugements, ni la rigueur de son éthique. Tous ceux qui ont eu la chance de la côtoyer dans des cartels ou des groupes de travail se souviennent assurément du sérieux et de la finesse de ses apports, de la bienveillance et de la qualité de son écoute, de la justesse de son accueil. Elle restera pour moi un exemple de son rapport à l'Autre radical qui ne cessait de me surprendre. Depuis tant d'années, son

rapport indéfectible à la psychanalyse, sa persévérance tranquille, son attention aux autres resteront dans nos mémoires un saisissant halo d'inspiration. Car, à la collègue efficace se joignait l'amie fidèle. Chacun peut se souvenir qu'on pouvait toujours compter sur elle et que nos demandes ne restaient pas lettre morte. Rappelons, pour ceux qui ne le sauraient pas tant elle était discrète, son amour pour l'écriture qu'elle pratiquait assidûment depuis de nombreuses années. Elle avait édité récemment un livre pour enfants où figuraient plusieurs poèmes. Comme aurait pu le dire Georges Brassens, gageons que le trou dans l'eau que laisse dans nos cœurs son départ, ne se refermera pas.

Fabienne Guillen

Textes de Bernadette Etcheverry

1^{ère} mise à ciel ouvert des cartels du *Cardo*,
Toulouse, le 11 octobre 2015

La jouissance transsexualiste du Pousse-à-la-femme; la croyance au sexe (aux sexes ?) du transsexualiste

Dès 1956, Lacan avait à sa disposition le concept de signifiant du Nom-Du-Père et avait dégagé le mécanisme spécifique au mode d'assujettissement psychotique, la forclusion qui porte sur le signifiant du Nom-Du-Père : la *verwerfung*. Dans l'Autre, à la place du signifiant du N.D.P, un trou.

Verwerfung contre *Bejahung* ? Décision insondable de l'être...

D.P Schreber, un éminent juriste nous a laissé avec *Les Mémoires D'un Névropathe*, un témoignage précieux du procès de transformation ravageant qui a affecté son corps et son esprit.

Verwerfung contre *bejahung* : échec de la symbolisation primordiale, impossible arrimage de la chaîne signifiante, disqualification de la fonction paternelle, avènement impossible de la métaphore du même nom et impossible accès à la signification phallique, ce qui laisse le sujet démuné, à la merci d'un Autre intrusivement jouisseur dont il peut devenir la marionnette...

C'est de ça dont témoignent D.P Schreber, et avec lui de nombreux sujets assujettis à la même structure quand la psychose se déclenche ; reste que tous les délires ne présentent pas des phénomènes de Pousse-à-la femme ; sans doute leur présence requiert-elle certaines conditions qui ne sont pas réunies pour tous ? De même que le déclenchement délirant n'est pas non plus une règle générale pour tout sujet dont la structure est psychotique.

Je ferai une première remarque : Schreber, pour aussi ravageante qu'ait été pour lui la jouissance transsexualiste¹ du «pousse- à- la- femme » n'a jamais douté de la nature du sexe dont il a été doté à la naissance, il se sait et se reconnaît anatomiquement de sexe masculin et il n'y a pas d'insulte plus grave pour lui que d'être traité de « Miss Schreber »².

Tout autre chose est la conviction transsexualiste de qui se sent femme dans un corps d'homme, ou homme dans un corps de femme. Jusqu'au milieu du vingtième siècle, une classification nosographique appartenant au champ de la psychiatrie identifiait cet état de fait comme « délire sur le sexe », ces sujets ne présentant par ailleurs aucune autre manifestation sinon qu'ils n'acceptaient pas l'assignation sexuelle que leur avait réservée l'anatomie et dont ils pâtissaient souvent au point de tenter de se suicider ou de s'émasculer. A partir de 1950, la réassignation sexuelle devint possible grâce à la conjugaison de l'endocrinologie et de la chirurgie ; en 1952 George Jorgensen devint Christine Jorgensen. Désormais, la science donnait le pouvoir à des médecins³ de faire l'offre, en tranchant dans le réel du corps, de réparer ce que l'on a appelé depuis : dysphorie de genre, pour mettre, soi-disant, le corps « en harmonie avec l'esprit. » Cette offre suscita un nombre de demandes inattendues ; le signifiant transsexuel mis en circulation par le battage médiatique offrit à de nombreux sujets une identification qui fonda leur revendication.

Ce premier pas a ouvert la voie à d'autres revendications concernant « la croyance aux sexes », on assiste à une prolifération de signifiants sous lesquels se range un certain nombre de sujets qui font « corps » dont le dénominateur commun est de se vouloir iconoclaste par rapport à un mode de jouir supposé, normé, imposé par la culture et... dépassé.⁴

¹ C'est comme ça que l'appelle Lacan.

² *Mémoires d'un névropathe*. P.114.

³ Quelques pionniers : Harry Benjamin, Magnus Hirschfeld, John Money, Robert Stoller. (Notices biographiques p;155 à 158) *Le Transsexualisme*. Henry Frignet.

⁴ Cf l'article d'I.Morin *Psychanalyse* n°30 *Sexe maudit Réel transcendant*.

Le pousse-à-la- femme ou la jouissance transsexualiste.

Le président Schreber peut être considéré comme le paradigme du pousse-à-la-femme qualifié par Lacan de jouissance transsexualiste. Nous connaissons l'histoire de sa maladie grâce à ses Mémoires qu'il a publiées en 1903. Par ailleurs, le néerlandais Han Israëls a publié en 1980 un travail d'enquête et de compilation de documents le concernant⁵ ; on y apprend qu'il avait présenté très tôt, c'est-à-dire dès l'époque de son mariage⁶, en 1878, des idées hypocondriaques.

En 1884, à 42 ans, alors qu'il est juge au tribunal de grande instance de Chemnitz, il tente sa chance en politique ; candidat du parti national libéral, il est battu le 28 octobre. Un mois et demi après, le 8 décembre, il est hospitalisé à Leipzig à la clinique du docteur Fleschig. On note une hérédité chargée⁷, on fait un diagnostic d'hypocondrie et il en ressortira 6 mois plus tard complètement guéri.

Que s'est-il passé pendant cette première hospitalisation dont il sort, dit-il, complètement guéri ? **Justement, le problème, c'est la guérison.** Les symptômes hypocondriaques, comme tout symptôme avaient une fonction de condensateur de jouissance. La jouissance, certes erratique, trouvait à s'y localiser, et il était sans doute protégé, même s'il était mal protégé, d'une intrusion massive autrement ravageuse ; mal protégé, puisque, en raison de la forclusion du signifiant du Nom-Du-Père⁸ et de ses conséquences logiques, elle était hors champ de la régulation phallique ; donc pas de nouage des 3 consistances, Réel, Imaginaire, Symbolique, mais quand même un arrangement par le biais du symptôme qui pouvait fonctionner comme un clip⁹ maintenant entre les 3 consistances un rapport de contiguïté par pincement, fût-ce au prix fort d'une morsure dans le réel du corps.

Cette prétendue guérison a créé les conditions subjectives nécessaires au déclenchement 8 ans plus tard.

L'écriture des Mémoires a permis à Schreber d'historiser sa maladie en introduisant la dimension spatio-temporelle que de longs mois de délire avaient fait « exploser » le maintenant dans un chaos difficilement représentable. On peut y repérer avec lui deux temps clefs :

1) En juin 1893, il apprend par le ministre de la justice en personne qui lui téléphone, qu'il est nommé président de chambre à la cour d'appel du land de Dresde ; la prise de fonction est prévue pour octobre 1893 ; entre-temps, il se rêve de nouveau malade et surtout, je le cite : « un matin encore au lit (je ne sais plus si je dormais encore à moitié ou si j'étais déjà réveillé), j'eus une sensation qui, à y repenser une fois tout à fait réveillé, me troubla de la façon la plus étrange. **C'était l'idée que, tout de même ce doit être une chose singulièrement belle que d'être une femme en train de subir l'accouplement.** » Et il ajoute : « cette idée était si étrangère à toute ma nature que si elle m'était venue en pleine conscience, je l'aurais rejetée avec indignation, je peux le dire. »¹⁰

Cette phrase offre au sujet, à ciel ouvert, la formule aboutie de l'énoncé de son fantasme ou de ce qui en tient lieu, et on peut dater le déclenchement de ce moment-là. C'est aussi à ce moment-là, sans doute, que le docteur Fleschig a pris une consistance de persécuteur dans l'après-coup de l'annonce téléphonique du ministre ; façon peut-être de donner figure à une voix ; appel qui l'a confronté à ce que Lacan désigne comme « l'irruption d'Un-père sans raison. »¹¹ En novembre 1893, il

⁵ Cf l'article de J. Podlejki, note 11, p 62 ds Psychanalyse, n°15.

⁶ Sa femme aura pour lui une fonction d'étiage importante. Lorsqu'elle aura en 1907 une attaque d'apoplexie, 15 jours après, il sera de nouveau hospitalisé jusqu'à sa mort en 1911.

⁷ En 1862, mort du père qui souffrait « d'une névrose obsessionnelle grave avec impulsions homicides ». Son frère aîné s'est suicidé en 1877, il souffrait de psychose évolutive.

⁸ La fin de l'enseignement de Lacan où il promeut le sinthome comme quatrième rond qui fait tenir ensemble R.S.I n'invalide pas sa théorisation antérieure, mais ouvre des perspectives encore à peine entrevues à de nombreux points de vue. En effet, faute d'avoir lu et compris « ce Lacan-là », tous les détracteurs(trices) de la psychanalyse la critiquent et la rejettent l'accusant de phallogocentrisme dépassé et de combat d'arrière- garde réactionnaire.

⁹ Mot anglais qui signifie pince ; il s'agit donc, d'une pince à ressort sur laquelle est monté un bijou.

¹⁰ Mémoires d'un névropathes. Seuil, Points, P.45 46.

¹¹ Autres écrits, p.466.

est interné de nouveau et le restera jusqu'en 1902 ; on porte alors le diagnostic de Démentia paranoïde.

2) En novembre 1895, 2 ans après son internement, sa maladie va connaître un tournant décisif¹². Jusque là, la sensation hallucinatoire de féminisation, le plongeait dans un tel état de révolte que la seule solution envisagée pour y échapper était le suicide ; il a d'ailleurs tenté plusieurs fois de mettre fin à ses jours. A partir de cette date, une bascule va se faire, je le cite : « Les signes de féminisation sur mon corps avaient pris un relief si accusé, que je ne pus prétendre davantage ignorer le terme immanent vers quoi s'acheminait tout le processus. (...) indubitablement j'avais pris conscience de ce que l'éviration était, que je le veuille ou non, un impératif absolu de l'ordre de l'univers et, **à la recherche d'un compromis raisonnable**, il ne me restait plus qu'à me faire à cette idée d'être transformé en femme. **L'éviration devait naturellement avoir pour suite rien moins que ma fécondation par les rayons divins, en vue de la génération d'une nouvelle race d'hommes.**

A partir de ce moment donc, le laborieux travail de délire le conduira à la constitution d'un noyau dans lequel la métaphore délirante sera suffisamment circonscrite pour ne pas empiéter sur la réalité, et se mettra en place le petit rituel privé qui consistait à se complaire devant un miroir, paré de colifichets féminins.

Le travail d'écriture a pu le conduire aussi loin qu'aurait pu le faire un travail de parole avec un analyste, après le déclenchement. L'écriture n'est pas une suppléance pour Schreber et on ne peut pas parler non plus de nouage par le sinthome.

Où et quand Lacan aborde-t-il la question du pousse-à-la femme ?

Le Pousse-à-la femme est employé par Lacan une seule fois en 1972 dans l'Étourdit¹³ ; on en trouve la référence, articulée aux formules de la sexuation, plus précisément aux « formules dites féminines » qui permettent d'en rendre compte logiquement : « **Je pourrais ici, à développer l'inscription que j'ai faite par une fonction hyperbolique, de la psychose de Schreber, y démontrer dans ce qu'il a de sardonique¹⁴, l'effet de pousse-à-la-femme qui se spécifie du premier quanteur ayant bien précisé que c'est de l'irruption d'Un-père comme sans raison que se précipite ici l'effet ressenti comme de forçage, au champ d'un Autre à se penser comme à tout sens le plus étranger.** »

L'Étourdit est un texte difficile ; cette phrase, outre qu'elle mentionne la seule occurrence du Pousse-à-la Femme chez Lacan, condense ses apports majeurs concernant la psychose en 1972.

Pousse-à-la femme et sexuation¹⁵ :

Le premier quanteur dont parle Lacan est celui que l'on trouve en haut, à droite et qui se lit ainsi : il n'existe pas de x tel que non ϕ de x ; ce quanteur ne peut pas se lire seul, sans quoi, on n'en voit pas bien la portée ; les quatre formules sont solidaires, au moins deux par deux ; il faut les replacer dans le contexte : côté gauche, en bas : pour tout x ϕ de x (j'ajouterai, à la condition, qu'il n'y ait pas forclusion et que la bejahung ait été opérante.) Mais si je peux dire que pour tout x la fonction est satisfaite, c'est parce qu'il existe un x qui fait exception, qui fait limite et ça se lit il existe un x tel que non ϕ de x ; autrement dit, tout sujet pour qui la bejahung est opérante se trouve logiquement engagé sur le chemin qui va le conduire jusqu'aux portes de la castration, sans préjuger de ce qui va se passer à ce moment-là ; moment clef où se détermine la singularité de chacun par le biais du fantasme et du symptôme : assumption « rêvée » de la castration, mais plus généralement : hystérie, phobie, symptômes obsessionnels, et reconnaissance et déni dans la structure perverse. Lacan jusque-là suit Freud, en empruntant des « outils » à la logique et aux mathématiques, là, où

¹² Mémoires d'un névropathe, p.150.

¹³ Autres écrits p.466.

¹⁴ Du latin herba sardonia, herbe de Sardaigne qui provoquait un rire de fou et des contractions musculaires figées du visage.

¹⁵ Autres écrits, p 466 ; Séminaire XX, leçon du 13 mars 1973, p.73.

Freud avait fait lui appel au mythe (Totem et tabous). Dans le mythe, l'exception, c'est la figure du père de la horde qui jouissait de toutes les femmes, tué par les fils-frères, à partir de quoi, la loi fut fondée. C'est ce qui nous permet de dire, que le père symbolique, c'est le père mort, et on sait depuis que le père ou son tenant-lieu a intérêt à ne pas faire trop le mort ; (je vous renvoie au Petit Hans et à son père « trop gentil » !

Seulement, avec le mythe, on se retrouve avec Freud en 1938 sur une butée qui s'arrête sur l'irréductible penisneid, chez le sujet féminin, et sur la non moins irréductible « protestation virile » chez le sujet masculin. Les formules de la sexualité, côté droit rendent compte d'un espace de jouissance, non borné par la fonction phallique, un espace ouvert, et particulièrement vertigineux, pour qui n'a pas pu s'inscrire et arpenter d'abord le défilé des formules de gauche.

Il existe donc une jouissance Autre, supplémentaire et non obligatoire à laquelle les femmes, une par une aurait accès plus facilement, sans en savoir grand-chose, voire rien, quelque chose du côté du féminin, mais non réservé aux femmes. C'est d'ailleurs un homme, Jean de la Croix que choisit Lacan pour illustrer son propos; quant à Thérèse d'Avila, autre mystique contemporaine de ce dernier, elle a laissé dans l'histoire l'image d'une bâtisseuse et d'une réformatrice, « phallique en diable » qui n'a jamais cédé, non plus, sur ce désir là. Ni l'un ni l'autre, de leur vivant, ne furent en odeur de sainteté et ils furent inquiétés par l'inquisition qui n'avait aucune prise sur une jouissance incontrôlable qui sentait le souffre.

Lacan a frayé la voie d'un au-delà du complexe d'Œdipe qui permette de dépasser les limites freudiennes ; mais le sujet qui ne trouve pas dans l'Autre, le signifiant du N.D P en raison de la forclusion, se retrouve d'emblée côté droit : il n'existe pas de x tel que non ϕ de x , pas d'exception qui fasse borne, et donc soumission au régime d'une jouissance vertigineuse car illimitée. C'est de ça dont Lacan rend compte dans le schéma I¹⁶, et qu'il évoque de façon très concise dans la phrase où est évoqué « l'effet du-pousse-à-la-femme dans ce qu'il a de sardonique ».

Cet effet du pousse-à-la femme ne sera plus jamais employé par Lacan, par contre, c'est un concept qui a été abondamment repris par des psychanalystes se référant à la théorie lacanienne qui ont souvent fait égaliser délire psychotique et « pousse-à-la-femme », comme si cela allait de soi. On peut se demander, s'il n'y a pas forçage à généraliser autant ce concept. Certes l'assujettissement psychotique met le sujet en danger « d'être joui par l'Autre », ce dernier se trouve « passivé » par et dans l'Autre, mais est-ce suffisant ?

Qu'entend Lacan lorsqu'il parle de « pousse-à-la femme », la seule jouissance qu'il qualifie de « transsexualiste » ? Ici le recours à la phénoménologie n'est pas inutile : il s'agit du ressenti halluciné au lieu du réel du corps et des viscères d'une transformation en femme. Schreber en est le paradigme. Dans une présentation de malade à St Anne, celle d'un patient qui s'appelle Gérard Primeau¹⁷ Lacan pose des questions très incisives pour savoir si le patient s'est imaginé femme ou a éprouvé la sensation d'une transformation dans ce sens. Le patient s'est simplement pensé ou imaginé femme. C'est un cas où l'on ne peut parler de « pousse-à-la femme », et pourtant il n'y a pas de doute sur la structure concernant ce sujet.

Lacan avait-il lu Artaud ? Peut-être, en tout cas, il n'en fait pas mention. On trouve la question d'un « pousse-à-la femme » chez Antonin Artaud et on doit à Pierre Bruno dans son livre : **Antonin Artaud : Réalité et poésie**¹⁸ de nous en avoir transmis la référence et de nous en avoir donné un éclairage : « au cœur de la question d'Artaud, il y a l'interrogation sur le corps, comment constituer un corps sans nécessairement passer par la sexualité ? Où est la solution ? Chez lui, c'est par rapport à la parthénogénèse que s'impose le devenir femme. » Voici ce que dit le poète : « L'être ne commence pas

¹⁶ Les Ecrits p.571.

¹⁷ C'est un patient qui, ne se sentant pas identifié sous son nom et prénom peut en faire plusieurs arrangements, par ex : « **Prime au gai rare.** » C'est une présentation qui date de 1975. Pour plus de précision, voir : Du rébus au rebut, P.Bruno. Erès Point hors ligne, p.132 à 134.

¹⁸ Pierre Bruno. A.Artaud : réalité et poésie, p 142.

par l'âme, il se fait par la forme d'un corps, principe que j'anime peu à peu et pousse jusqu'à la femme.¹⁹ »

Il n'y a pas de doute, il est bien question de « pousse-à-la femme » aussi chez A.Artaud.

Qu'y-a-t-il de commun à ces deux sujets ? Tous les deux ont halluciné leur mort. Artaud écrit à J.L Barrault le 15 avril 1943 pour lui annoncer que : « *A.Artaud est mort à Ville-Evrard, en août 1939.*²⁰ » Et Schreber écrit dans ses Mémoires : (à rechercher précisément)

Cette mort symbolique objectivée par chacun d'eux dans l'hallucination constituerait la ligne de franchissement au-delà de laquelle le délire peut prendre la forme du délire transsexualiste du pousse-à-la-femme, ce qui justifie mais encore une fois, pas pour tout sujet.

Dans le livre de Geneviève Morel : *Ambigüités sexuelles. Sexuation et Psychose*, excellent par ailleurs, il me semble qu'il y a parfois un forçage pour ajuster la clinique au concept théorique du pousse-à-la femme, à une exception près, remarquable et questionnante, qui vaut qu'on s'y arrête²¹. Il s'agit d'un jeune homme psychotique qui a déjà derrière lui, à 14, ans une série de passages à l'acte le mettant en danger ou mettant les autres en danger. Un jour, face à un interdit posé par sa mère, il décrète à haute voix qu'il va faire une bombe ; la bombe éclate prématurément, le blessant grièvement aux muscles des cuisses et surtout le plongeant dans le coma. A son réveil, il déclenche pour la première fois un délire : « il aurait été fécondé par une infirmière et aurait maintenant des enfants dans le monde ; enfants qu'il recherchera pendant des années à la sortie des écoles primaires, non sans inquiéter parents et autorités scolaires. » Deux remarques. La première : ce délire transsexualiste ne s'est déclaré qu'après qu'il ait frôlé la mort; La seconde, c'est que ce délire ne l'empêchera pas de faire un long et vrai travail d'analyse avec l'auteur après cet accident, comme si les choses enfin devenaient possibles, comme s'il lui avait fallu avant, céder une livre de chair dans le réel faute d'avoir pu satisfaire à la castration symbolique.

¹⁹ A. Artaud ; œuvre complète. Gallimard tome 21. p.219.

²⁰ A.Artaud œuvre complète t.X.

²¹ Geneviève Morel. *Ambigüités sexuelles. Sexuation et psychose*. P. 264 et suivantes. Anthropos.

Désigner un passeur ?

Depuis la création de l'A.P.J.L, j'ai désigné un seul passeur. J'aurais pu en désigner au moins un(e) autre, mais ça ne s'est pas fait... ma contribution d'aujourd'hui sera faite de 2 vignettes cliniques, l'une qui évoquera la désignation « ratée », l'autre la désignation aboutie. C'est de cette désignation ratée que je vous parlerai d'abord.

Mlle L douée en danse classique arrive aux portes des grands concours nationaux et s'effondre au moment de les passer. Elle décide de garder la danse comme loisir et prépare une licence de psycho ; c'est à ce moment-là qu'elle vient me voir, elle viendra pendant 13 ans, aussi souvent que nécessaire les premières années en tout cas ; le travail analytique aidant, elle trouve la voie pour revenir à la danse et en faire son métier.

Sa problématique était somme toute assez banale : c'était une question de séparation : elle avait toujours entendu sa mère, qui avait arrêté de travailler pour s'occuper de ses 2 filles, dire : vous faites partie de moi, vous êtes le prolongement de mes membres ; cet « entendu » doublé du souvenir d'une scène où elle se voyait, dévorée d'invidia, regarder du haut de la mezzanine de la maison familiale, sa mère donner le sein à sa sœur plus jeune de 3 ans avaient constitué la matrice de son fantasme fondamental. Une dizaine d'année lui avaient suffi à en dessiner l'épure après en avoir dégagé les coordonnées et sa vie en avait été transformée, à un point près, un point qui faisait sérieusement butée.

Chaque fois, c'est-à-dire au moins une fois par an, qu'elle avait la charge de mettre en scène un spectacle dans lequel elle dansait aussi, quelques vieux fantômes la rattrapaient et c'était la panique à bord ; en général, le résultat était apprécié mais elle « me revenait » épuisée et déstabilisée. C'est dans ce contexte là que je commençais à réfléchir à quelque chose

qui pourrait faire acte et donner un peu de jeu à une situation qui à mon sens, commençait à tourner en rond et la ramenait toujours au même point d'impasse. J'envisageai de la désigner comme passeur mais elle préparait un spectacle et se fit absente sans m'avertir, pendant presque 5 mois, temps où, je m'en rendrai compte dans l'après-coup, je ne la rappelai pas, contrairement à mon habitude.

Elle revint transformée, elle avait traversé la préparation du spectacle, le spectacle et la suite avec une énergie et une assurance qu'elle n'avait jamais connues et qui semblaient vouloir durer ; elle n'avait plus besoin de moi et venait me le dire, sa cure était finie. La gazelle avait pris de l'avance et laissé le vieux lion dépité à ses vains calculs de désignation, à ceci près que le temps qu'il avait pris à ruminer, l'avait sans doute empêché de faire ce qu'il faisait d'habitude : la rappeler, la ramenant ainsi dans le transfert à une place dont elle se trouvait empêchée de se dégager, celle du prolongement du corps de l'autre.

Deuxième vignette clinique.

Madame E vient me rencontrer suite à des accidents de vie dont le sort sait si bien nous faire cadeau. Elle avait déjà fait il y a longtemps, dans une autre région, un parcours analytique qui lui avait permis une fois arrivée à Toulouse de faire sa vie et de travailler dans le champ social solidement orientée par l'éthique et la politique de la psychanalyse bien que n'étant pas psychologue de formation. Chez moi, elle se tint à sa tâche analysante pendant plusieurs années, revisitant autrement les points délicats de son histoire. Il y avait chez elle du désir de l'analyste en acte, elle y tenait et ça la tenait. Il lui arrivait de recevoir quelques personnes chez elle, mais elle avait une réticence à se dire « psychanalyste » comme si elle ne s'en reconnaissait pas la légitimité.

Les prémisses de sa fin de cure s'annonçaient plutôt sur le mode du « tarissement de la parole », ce qui ne me satisfaisait pas complètement. Je lui demandai alors si elle accepterait d'être passeur à

l'A.P.J.L. Elle ne faisait pas partie de l'association, et je ne pouvais pas la désigner sans le lui dire. Elle refusa d'abord ; me demanda ensuite quel en serait l'intérêt, ce à quoi je répondis : « en tout cas, ni le mien, ni le vôtre, mais celui de la transmission de la psychanalyse. »

Un jour, en ouvrant la porte de la salle d'attente, je vis mon chat pelotonné contre ses jambes ; je m'en serais bien passée et je dis maladroitement en m'adressant au chat : « qu'est-ce que tu fais là, toi, tu n'as rien à y faire. » Elle prit cela pour elle et ne revint pas la semaine d'après. Je la rappelai en lui demandant les raisons de cette absence ; elle avait pris ces paroles pour elle et pensait que c'était une façon de lui signifier que sa cure était finie ; je la détrompai assez fermement et lui dis que je l'attendais pour le rendez-vous suivant. Je la revis quelques fois, elle m'annonça qu'elle acceptait d'être passeur, heureusement parce que j'avais déjà donné son nom au secrétariat de la passe et j'avais aussi (sans le lui dire) donné son nom à une personne qui cherchait un(e) psychanalyste dans son quartier et nos rencontres s'arrêtèrent là d'un commun accord cette fois.

Elle recueillit 2 témoignages de passe avant de demander que l'on retire son nom : elle avait fait son temps.

La passe et la fin ne se recouvrent pas, mais dans ces deux situations, ce qui m'a amené à penser à une désignation est en lien avec la question de la fin de la cure ; la désupposition du sujet supposé savoir ne suffit pas, c'est dans le transfert que se joue la résolution de l'équation ; c'est l'enseignement que je tire de ces deux vignettes cliniques, il me semble que la désignation comme passeur peut avoir le mérite de « désenclaver » analyste et analysant du huis-clos transférentiel incontournable de toute cure. A charge pour l'analysant de s'en saisir ou pas ; à ses effets alors, on peut parler d'acte concernant la désignation.

Faisons un pas de plus : désigner un analysant, c'est l'inscrire dans l'ordre de la dette, de la dette symbolique, dette de vie, la seule opposable à celle pharaonique que des voix injustes et criminelles prétendent nous faire payer avec la complicité active de ceux qu'un petit nombre de votants a porté au pouvoir.

Actualités de la délégation du Pari de Lacan

Ce bulletin étant apériodique, la publication des activités mensuelles du Pari de Lacan n'est pas adaptée. Pour connaître ces dernières, vous pouvez consulter le site : www.leparidelacan.fr.

Vous y trouverez les activités aussi bien par région que par mois.

Nous vous rappelons que la prochaine date d'Assemblée Plénière sera le dimanche **13 octobre 2019** du 9h30 à 13h, suivi de la première réunion de l'Ouvroir de 14h30 à 16h, à l'Institut Protestant de Théologie (83, bd Arago, 75014, Paris).

L'Assemblée Général du Pari de Lacan se tiendra le dimanche **2 février 2019**, à l'Institut Protestant de Théologie (83, bd Arago, 75014, Paris).